

Le mystère Chlomovitch

Titre original :
Dosije Šlomović

Copyright by Momo Kapor
Copyright © 2006 by Éditions Xenia,
C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse, pour l'édition française
ISBN : 2-88892-005-0

Extraits des *Souvenirs d'un marchand de tableaux*
d'Ambroise Vollard : © Éditions Albin Michel

www.editions-xenia.com
Informations, catalogue, commandes :
écrire à info@editions-xenia.com

Momo Kapor

Le mystère Chlomovitch

Traduit du serbe et annoté
par Slobodan Despot

Postface de David Laufer

Xenia

Belgrade. 35, rue Dobračina. Un garçonnet solitaire aux gros yeux fébriles contemple en cachette un livre d'illustrations, représentant un grand nombre de jeunes filles nues. Elles se baignent, se peignent, gisent dans l'herbe au bord de l'eau... Le garçon s'efforce de comprendre de quoi il s'agit. Voilà déjà trois ans qu'il apprend le français au lycée, mais cela n'est tout de même pas suffisant pour traduire certaines pages, aussi s'aide-t-il d'un dictionnaire français-serbe. Le livre posé sur la table devant lui a été imprimé à Paris en 1919. AMBROISE VOLLARD : *LA VIE ET L'ŒUVRE DE PIERRE-AUGUSTE RENOIR* (Éditeur Ambroise Vollard, 6, rue Laffitte). S'il entend quelqu'un venir, il enfouit prestement l'ouvrage sous son manuel de chimie. De jour en jour, de semaine en semaine, ce livre devient pour lui une sorte d'obsession, un véritable bréviaire érotique. Dans ses nuits adolescentes emplies de penchants maladifs, son corps frêle et blanc dénué de tout poil, ses jambes rachitiques et sa poitrine de poulet se consomment de désir inassouvi pour les rondeurs des

jeunes filles nues de Renoir. Même en fermant les yeux, il peut se figurer chaque détail caché de leur peau rose. Ce qui le bouleverse le plus, c'est la candeur enfantine des visages, qui jure étrangement avec la maturité et la plénitude délurées, presque vulgaires, des corps. Des têtes de lycéennes sur des corps d'hétaïres ! Il les palpe et les caresse dans l'obscurité, soupesant les seins piriformes, sentant sous ses doigts la finesse des duvets dorés qui convergent vers la fente des fesses, la fermeté des muscles ; il peut même, il en est persuadé, sentir l'odeur de leur sueur — oh, comme il plongerait son visage dans le ventre blanc trépidant de la jeune fille aux cheveux de lin ! Mais il a beau le triturer, son pauvre petit oiseau ridé refuse opiniâtrement de suivre l'appel de son imagination enflammée ; c'est à peine si, de temps à autre, il finit par laisser échapper une substance laiteuse, brûlante et gluante, lui apportant un soulagement passager, un apaisement du désir, et aussitôt le garçon sombre dans le sommeil, écrasé par le lourd cauchemar de la faute. Il a lu récemment quelques passages d'une brochure jaune traitant *de la nocivité de la masturbation*, où les jeunes gens se voient menacés de folie et de dessiccation de la moelle épinière s'ils persévèrent dans cette « débauche contre nature ». C'est que le garçon habite à Belgrade, dans la candide Serbie, qui n'en est encore qu'à un demi-siècle des premières prémices de la pornographie. Les images de femmes nues y sont plus rares que les automobiles dans les rues de Belgrade. Les quelques cartes postales, imprimées en Europe centrale, où se pavanent, dévêtues, des prostituées d'âge mûr, sont usées à force de matage. Comble de l'audace érotique

dans la presse : les réclames de corsets vendus dans le magasin de MM. Hoffner et Feller. Pendant plusieurs mois, il avait rêvé de cette dame au teint blême et à la poitrine dénudée. Dans sa famille, le corps nu relève du tabou le plus strict. C'est même un mystère de savoir comment son frère et lui ont bien pu venir au monde, si la chambre à coucher parentale ne laisse échapper d'autre bruit que les ronflements. Toute la maison sent l'eau de massage *Algue* dans ses flacons au long cou. Quand même, l'été dernier, il a réussi à voir *la chose*.

1927

Vinkovci. Il se trouvait en vacances chez sa tante, dans cette même maison humide et sombre où son père tenait jadis son commerce de textiles en gros (l'odeur des tissus anglais, de l'indienne à bon marché et de la naphthaline s'y était à jamais incrustée dans ses narines), et il avait voulu, comme tous les autres garçons, aller à pieds nus, mais on ne le permettait pas à l'enfant bien élevé et de bonne famille qu'il était. Il se faufilait hors de la maison et courait au Bosut¹, trouble rivière de plaine, si indolente qu'on ne savait jamais dans quel sens elle s'écoulait; il ôtait ses chaussures sitôt passé le coin de rue et se délectait du contact voluptueux de la poussière entre ses orteils. A Vinkovci, le petit Juif n'avait pas un seul ami. Il errait des heures durant dans la rue principale qui vibrait dans la fournaise d'août, sous les acacias poussiéreux

1. Affluent de la Save.

et desséchés, traçant à l'aide d'un morceau de tuile une ligne ininterrompue et interminable sur les façades décrépites des maisons, épiait les halètements et les sifflements lointains des trains à la gare, où il lui était interdit de se rendre. Son unique point lumineux était la pâtisserie de M^{me} Oberritter sous ses arcades, dont la vitrine arborait une tour Eiffel en sucre teint qui s'inclinait et fondait doucement. Mais sur les berges du Bosut, il en allait autrement : là, la solitude devenait un avantage, le garçon s'y oubliait lui-même, se transformait en Winnetou et partait à la découverte du territoire interdit des Sioux. Il abandonne ses habits dans les buissons au bord de l'eau et s'entoure les reins des grandes feuilles d'une plante inconnue. Il marche à reculons sur le sable, effaçant ses traces au fur et à mesure avec une brassée de verges, et c'est ainsi que la chose se produit : il bascule presque par-dessus une jeune fille à la peau sombre, accroupie pour uriner, la camisole de lin relevée presque jusqu'au menton. « Hé, où cours-tu ainsi ? » lui demande-t-elle sans cesser d'uriner, un brin d'herbe coincé entre les lèvres. Le garçon s'immobilise, abasourdi. Il est incapable du moindre geste dans ce silence soudain, où l'on n'entend que le chuintement du jet jaillissant du corps de la jeune fille. Elle finit enfin par se lever, tenant sa camisole à la hauteur de ses reins. « Tu veux la voir ? » demande-t-elle. Il hoche la tête en signe d'approbation. « Qu'est-ce que tu me donnes si je te la montre ? » Il hausse les épaules. « Qu'est-ce que tu es drôle avec ces feuilles ! » D'un seul geste, la jeune fille passe sa camisole par-dessus sa tête et demeure toute nue. « Viens, n'aie pas peur ! Tu peux la toucher... » Mais

lui n'ose même pas s'approcher pendant qu'elle écarte ses jambes et dégage de ses doigts un sombre taillis, révélant des lèvres roses, comme celles d'une jument de fiacre, et puis, au-delà, des ténèbres gluantes, un tunnel menant au cœur même du globe terrestre : il a peur de sa beauté sauvage et délurée ; ils sont presque contemporains, mais elle est déjà tout à fait mûre — et la voici maintenant qui s'approche, s'approche, s'approche sur des pieds à la plante endurcie comme une semelle ; la petite Tzigane tend la main vers le feuillage sous lequel il cache sa honte, mais au même moment une voix d'homme s'écrie : « Magda, Magdaaa ! Viens ici tout de suiiiiite ! », sur quoi elle remet sa camisole et disparaît dans les taillis en pouffant.

1928

Belgrade. Il retrouve la scène sur un tableau de Renoir : une fille aux cheveux sombres retire sa chemise par-dessus sa tête, tandis que des taches de clarté, tombant des frondaisons vibrantes, ocellent ses cuisses grassouillettes... Il arrive déjà au bout du livre de Vollard. Il en apprend toujours plus sur le cercle des initiés : qui sont-ils donc, ces merveilleux vieillards aux barbes blanches qui vivent entourés de beauté, là-bas, dans l'inaccessible Ville-Lumière ? Il examine attentivement leurs portraits et autoportraits, imaginant l'intérieur des maisons et des ateliers où ils vivent ; comme tout cela tranche sur l'ennui de son appartement bourgeois sans tableaux, où il voit toujours les mêmes scènes : une mère perpétuellement inquiète

et un père taciturne, qui passe tout son temps à faire des calculs. Le petit solitaire sent qu'il appartient au monde de *là-bas* ; il dérobe du papier et une enveloppe dans le secrétaire paternel et entreprend d'écrire à Ambroise Vollard, âgé au même moment de soixante-trois ans :

Cher Monsieur Vollard ! J'ai lu votre livre sur Renoir, qui m'a enthousiasmé. Lorsque je serai grand, j'aimerais être comme vous. Erich Chlomovitch, 13 ans. Mon adresse : Belgrade, rue Dobračina 35, Royaume de Yougoslavie.

Puis il calligraphie l'adresse de Vollard sur l'enveloppe : *Monsieur Ambroise Vollard, 6, rue Laffitte, Paris, France*, et il la porte à la poste.

1979

(Petite Encyclopédie Prosveta).

« Vollard Ambroise (1865-1939), marchand de tableaux français, renommé pour son audace et son soutien aux artistes d'avant-garde du début du siècle. A organisé les premières expositions de Cézanne, Picasso, Matisse ; a contribué à l'affirmation de l'art moderne. »

(Remarque : la même encyclopédie ne contient pas une seule ligne sur Erich Chlomovitch.)

Ambroise Vollard: *Souvenirs d'un marchand de tableaux*

MES DÉBUTS

On m'a souvent interrogé sur mes débuts dans le métier. Ils remontent à une époque où j'en étais réduit à faire mon ordinaire de biscuit de mer, lequel avait sur le pain l'avantage de coûter moins cher. Cependant mes dernières ressources allaient être épuisées, et je dus chercher à faire argent des quelques dessins et gravures dont je m'étais constitué une petite collection sur mes économies d'étudiant.

J'avais entendu dire qu'un marchand de vins de Bercy se laissait aller à acheter des dessins modernes. Je demeurais dans le bas de l'avenue de Saint-Ouen. La distance ne m'effrayait pas ; je fis, par économie, le chemin à pied. J'emportais un dessin de Forain.

— *Combien votre dessin ? me demanda « mon amateur ».*

— *Cent vingt francs.*

— *Je vous en offre cent.*

Et il sortit un billet de son portefeuille. Cent francs ! C'était bien tentant. Néanmoins, je ne cédaï pas. J'avais été très frappé, quelque temps auparavant, par la tactique d'un confrère à qui on marchandait devant moi un dessin de Rops.

— *Combien votre Rops ?*

— *Quarante francs.*

— *Ah ! Non ! Trente si vous voulez.*

— *Comment, vous marchandez? Eh bien! c'est cinquante francs.*

Et l'amateur avait donné les cinquante francs.

A mon tour, je risquai le coup.

— *Vous marchandez mon Forain, dis-je à mon client; eh bien! ce n'est plus cent vingt francs, j'en veux cent cinquante.*

— *Dites donc, vous en avez une santé! me dit l'amateur... C'est bon... je le prends.*

MONTMARTRE 1890

Vers 1890, je m'étais installé à Montmartre dans le bas de l'avenue de Saint-Ouen, rue des Apennins. Deux petites pièces mansardées composaient à la fois mon logement et mon « magasin »...

Le Montmartre de 1890! ce Montmartre du premier « Moulin Rouge » dont Bonnard devait faire pour moi un tableau célèbre, quel contraste avec le Montmartre d'après-guerre et ses lugubres boîtes de nuit!...

Rive gauche ou rive droite, Fantin, Degas, Renoir, tous étaient logés à la même enseigne: c'était l'atelier le matin, l'atelier l'après-midi. Je me rappellerai toujours l'ahurissement d'un notoire critique d'art, Arsène Alexandre, qui, ayant dit au peintre des danseuses:

— *J'irai vous voir à l'atelier.*

— *Oui, fit Degas, le prenant par un bouton de sa jaquette, mais à la fin de la journée, quand il fera noir.*

C'est dire combien Degas supportait mal qu'on le dérangerait dans son travail. Renoir, lui, tolérait les visiteurs; leur présence ne l'empêchait pas de continuer à peindre. Mais, de là à quitter l'atelier pour prendre une distraction...

RUE LAFFITTE

A cette époque, la rue Laffitte, c'était la rue des tableaux. Si on entendait quelqu'un dire : « Je vais faire un tour rue Laffitte », on était sûr d'avoir affaire à un amateur de peinture. De même, quand Manet disait : « Il est bon d'aller rue Laffitte », ou, au contraire, lorsqu'on entendait Claude Monet dire : « Pourquoi aller rue Laffitte ? » cela signifiait qu'il était nécessaire ou inutile, pour un peintre, de se tenir au courant de la production de ses confrères.

Degas, lui, aimait, sa besogne terminée, aller rue Laffitte.

Après la guerre, j'avais moi aussi dû déménager... Je m'étais donc mis à la recherche d'un logement convenable...

Bref, voilà quatorze ans que je suis installé rue de Martignac et, chaque jour depuis quatorze ans, je projetais d'organiser des expositions dans mon hôtel. Aujourd'hui, j'ouvre une exposition de Degas.

Il s'agit d'œuvres des dernières années de la vie de l'artiste, de ces œuvres dont Renoir disait : « Si Degas était mort à cinquante ans, il aurait laissé la réputation d'un peintre excellent, sans plus ; c'est à partir de cinquante ans que son œuvre s'élargit et qu'il devient Degas. »

LES DÎNERS DE LA CAVE

Une cloison séparait en deux la cave de mon magasin de la rue Laffitte : une partie, aérée par le soupirail, avait été choisie pour en faire la cuisine ; l'autre me servait de salle à manger. Dans celle-ci, qui était sans aucune communication avec le dehors, la chaleur se condensait en humidité.

Renoir, qui un soir dînait avec moi, me dit, en reprenant sa canne qu'il avait posée contre le mur :

— *Il y a donc une fuite d'eau chez vous ?*

— *Une fuite d'eau ? Où ça ?*

— *Regardez ma canne ! Elle est toute mouillée...*

Si peu confortable qu'elle fût, ma cave ne dérangeait pas les invités. J'ai souvent entendu dire, et j'ai même lu dans les journaux étrangers, qu'on y mangeait fort bien. Le menu consistait principalement en un plat dont j'étais quelque peu fier : le cari de poulet, le plat national de la Réunion. J'ai eu l'occasion par la suite de manger de ce plat chez des compatriotes et je dois reconnaître que ma réputation sur ce point était usurpée.

Mais quels convives aux dîners de la Cave ! Ils s'appelaient Cézanne, Renoir, Forain, Degas, Odilon Redon, Léon Dierx, Eugène Lautier, et je ne cite que des disparus.

1928

Paris. 6, rue Laffitte. Vêtu d'une robe d'intérieur en soie de Chine qui flotte sur son corps empâté et gigantesque, Vollard caresse un chat sur ses genoux tout en examinant les épreuves des tirages de tête des *Petites fleurs de Saint-François* agrémentées d'illustrations de Bernard et des *Fêtes galantes* de Verlaine illustrées par Laprade, feuilletées devant lui par son secrétaire. Les deux artistes sont de bons, de très bons maîtres, mais ils ne sauraient se mesurer à un Rouault, par exemple, ou à un Picasso : ce ne seront, tout de même, que deux éditions médiocres quoique de bon goût, à mille lieues

d'un chef-d'œuvre tel que *Le Père Ubu* ! Ils se consacrent ensuite au dépouillement du courrier. Quelle époque misérable ! Cupidité, mercantilisme, vanité ! Il n'y a plus de vrais collectionneurs, de vrais mécènes : il ne reste plus que des revendeurs, des spéculateurs qui pêchent en eaux troubles... Il fallait avoir des couilles en bronze, en 1885, pour oser exposer un Cézanne, que personne ne comprenait, pas même Zola, pourtant son ami ! Mais aujourd'hui ! Que font-ils ? Depuis quelque temps déjà, pendant que le secrétaire lui lit le courrier, Ambroise Vollard pratique un système de tri très simple : chaque lettre qu'il reçoit — or il en reçoit jusqu'à des cinquante par jour —, il la ramène à une question fondamentale : son correspondant est-il offrant ou demandeur ? Or, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, on lui réclame quelque chose ! On réclame ses conseils, son aide, ses expertises, son argent, ses œuvres à exposer, on lui demande d'assurer la gloire et le renom de quelqu'un, on lui demande de pouvoir imprimer ses livres chez lui, on ne fait que demander, demander, demander... Et puis, tout d'un coup, voilà-t-il pas qu'il reçoit une lettre écrite d'une main presque enfantine, adressée de Serbie, et qui ne demande rien. « J'aimerais être comme vous... » Eh, mon pauvre garçon ! Crois-tu que l'effort en vaille la chandelle ? Qu'on en arrive, une fois que tout s'est décomposé, à ne sauver de la corruption que son instinct et puis la faim, cette faim éternelle, insatiable, de nourritures, de boissons, d'amours défendues et de beauté douloureuse ? Vollard se sent intérieurement dévoré par un mal opiniâtre, une décomposition du corps... Il ne devrait pas manger autant, mais il ne peut

résister à la nourriture. Même s'il sait qu'après chaque repas goulûment avalé, il retombera dans un profond puits de dépression et de dégoût de soi. « J'aimerais être comme vous... » Treize ans. Royaume de Yougoslavie. Qu'est donc devenue Sa Suffisance, leur roi qui fouettait l'oignon et l'eau de Cologne lorsqu'il achetait du Toulouse-Lautrec ? Eh, Lautrec ! Le malheureux éclopé... Mais aussi, quelle peste ! « Mais enfin, il y a un roi qui vous attend dans l'antichambre, depuis bientôt une heure ! » l'avait admonesté la femme de chambre pendant qu'il se remettait de son haschich et de son absinthe. « Un roi ? Eh bien, qu'il attende ! Je m'en contrefous ! Quand mes ancêtres tenaient Toulouse, les siens tenaient des moutons... » Vollard laisse glisser le chat de son giron et prend sa plume pour répondre de sa propre main au jeune garçon. D'ordinaire, c'est l'affaire de son secrétaire, mais voici la première lettre de la semaine où personne ne lui réclame rien, où, tout simplement, un gosse inconnu de l'autre bout du monde lui témoigne son admiration ! Faut-il lui dire la vérité sur le prix qu'il a payé pour sa fortune et son succès, sur sa terrible solitude dans cette maison déserte emplie d'échos, encombrée d'antiquités, de tapis, de toiles et de gravures ?

« J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. Puis, j'ai considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits, et la peine que j'avais prise à les exécuter ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent, et il n'y a aucun avantage à tirer de ce qu'on fait sous le soleil. Car tel homme a travaillé avec sagesse et science et avec succès, et il laisse le produit de son travail à un homme qui ne s'en est point

occupé. C'est encore là une vanité et un grand mal... » Nul n'a jamais pu emporter son magot dans l'autre monde, et lui, Ambroise Vollard, n'échappera pas à la règle. Qu'advient-il de toutes ces choses une fois qu'il sera mort ? Que de vains efforts ! Et il écrit :

« Cher jeune ami,

Votre merveilleuse lettre m'a bien réjoui, de même que le fait que vous ayez tant apprécié mon livre sur le grand Renoir. Étudiez, travaillez, formez-vous, et lorsque vous serez grand et que vous viendrez à Paris, j'aurai très grand plaisir à vous voir dans ma maison. Ambroise Vollard, de sa main. »

1935

Le jeune homme de vingt ans sonne à la porte de la maison rue Laffitte, mais Vollard n'y habite plus. On le renvoie au 28, rue de Martignac, où un portier en livrée lui barre l'entrée. Monsieur Vollard ne reçoit personne aujourd'hui ! Le jeune homme tire alors de sa poche une lettre pâlie à n'être plus lisible, mille fois relue et repliée. Je vous en prie, portez ceci à monsieur Vollard... Attendez ici ! La porte s'ouvre bientôt et Erich Chlomovitch se voit introduit dans une petite salle aux murs nus, où sont assis deux vieillards aux barbes blanches. Ils lui offrent la troisième chaise, qui se trouve être libre, et il s'y assied. L'autre vieillard, c'est Henri Matisse. Les domestiques de Vollard apportent des tableaux, l'un après l'autre, et les posent sur un chevalet. Vollard demande à Chlomovitch son avis sur les œuvres qu'ils sont en train d'examiner.

Il est frappé par le goût raffiné de ce jeune homme émacié en strict costume gris à cravate noire, qui parle français sans accent et qui possède un charme particulier, silencieux mais irrésistible. Dans ses yeux de juif, sombres et humides, il lit une adoration aveugle et une fidélité de chien. Le même jour, Erich Chlomovitch sera engagé chez Ambroise Vollard.

1981

(Extrait de l'article *Un collectionneur qui a ébranlé le monde*, auteur inconnu...) Il est difficile de croire que Vollard ait pu, lors de cette rencontre après tant d'années, se souvenir de la lettre (Note : il n'avait pas besoin de s'en souvenir, puisqu'il l'avait entre ses mains !) et de son invitation, mais cela n'est même pas excessivement important, pas plus que de savoir si les choses se sont vraiment passées ainsi que Chlomovitch devait le raconter plus tard. Le fait demeure qu'Erich Chlomovitch a travaillé pour Vollard — ou plutôt chez lui —, et que, étant un homme habile et industriel au goût très sûr, il a très rapidement acquis la confiance de ce dernier. Il est incontestable, de même, que leurs rapports ont évolué, par la suite, en direction d'une amitié très étroite. Cet homme universel — érudit, éditeur, peintre, essayiste, mécène et galeriste —, considéré par le tout Paris des arts, a permis au laborieux Chlomovitch, obsédé par la volonté de réussir dans son travail, mais aussi de devenir « quelqu'un », de faire la connaissance des principaux artistes français. Et de transformer ensuite ces relations, au gré

de ses contacts directs, en des amitiés durables, dont témoignent les nombreuses photographies et dédicaces qui ont été conservées.

1971

Dubrovnik, terrasse du Café municipal. (Entretien avec le traducteur Nikola Trajković, qui avait connu Chlomovitch). Le vieux traducteur du français réfute la thèse voulant que Chlomovitch ait été homosexuel et que cela soit la clef de son intimité avec Ambroise Vollard. Trop simple pour être vrai ! D'ailleurs, Vollard s'était entouré, toute sa vie durant, de portraits et de nus des plus belles femmes qui eussent jamais vécu. Il en était littéralement obsédé ! Bon, d'accord, il a pu être bisexuel ; comme l'on dit par ici, à Dubrovnik : il a peut-être travaillé sur les deux marchés à la fois, mais je n'entrerai pas là-dedans. D'autre part, il est également vrai qu'on ne voit paraître aucune femme dans la vie d'Erich Chlomovitch. Sempiternellement vêtu de ses irréprochables costumes gris, le visage mat, presque jaune et cireux, avec sa petite moustache noire et ses cheveux noirs sans éclat soigneusement lissés, avec ses mains étroites aux longs doigts et aux paumes douces et moites, cet homme avait l'air quasi asexué, réservé et peu avenant. Il faut tout de même se rappeler que les vieilles gens de l'âge où Vollard se trouvait alors, malgré toute leur fortune et leur domesticité, restent les êtres les plus solitaires au monde et qu'ils ont toujours besoin de quelqu'un qui leur offrira un peu plus que des services contractuels. Car on ne peut payer l'individu qui

consent de son plein gré à veiller auprès de leur grabat, à les emmener en promenade, à leur faire la lecture ou découper les articles dans la presse, à leur couper la viande et remplir leur verre, à subir leurs caprices et leurs faiblesses de vieillards, tout en demeurant discret et dévoué, plein d'admiration et de respect pour leur personne et leur œuvre. Il y a le Vollard connu dans la vie publique, où sa parole peut altérer la physionomie de l'art français, et puis l'autre, tout différent, qui laisse la soupe lui dégouliner le long de la barbe : un vieillard esseulé, maladif, livré à la merci d'employés qui ont leurs propres familles et qu'il soupçonne de le tromper et de le voler en douce. Je crois qu'Erich Chlomovitch était allé si loin dans sa soumission à Vollard qu'il avait pratiquement éradiqué sa propre personnalité, s'entourant d'un mystère total.

1975

Le mystère Chlomovitch commence avec sa naissance. Selon une version des faits, Erich serait né en 1901 à Vinkovci, mais le registre d'état civil du lieu n'en a pas gardé la trace. Dans la fiche du Registre central de l'ancienne Administration municipale de Belgrade, on peut trouver, comme lieu et date de naissance, Djakovo le 10 mars 1915. Ce renseignement n'est guère plus vérifiable, puisque la synagogue de Djakovo a brûlé durant la guerre. Les vieux bourgeois de Djakovo ne se rappellent aucune famille de ce nom, tandis que ceux de Vinkovci affirment que Bernard, le père d'Erich, tenait un commerce de tissus dans la

Grand-Rue. En ce qui concerne la fiche de l'Administration municipale citée plus haut, il est intéressant de noter qu'Erich y est enregistré comme étudiant en chimie alors que, selon certaines sources, le chimiste de la famille était son frère, Egon. Bien que certains biographes de Chlomovitch affirment qu'il fit ses études de chimie à Zagreb, on sait de manière certaine qu'il n'exerça jamais cette profession.

1969

(Extraits de feuilleton.) «... Après une enfance insouciante à Vinkovci, où il acheva ses écoles et son lycée, Erich obtint à Zagreb une licence de chimiste, mais ne mit jamais en pratique ses connaissances. Depuis sa prime jeunesse, Chlomovitch s'était intéressé à l'art. Après la fin de ses études, Erich se rendit à l'étranger pour étudier l'histoire de l'art aux universités de Londres et de Paris. Fort d'une solide culture générale et d'une connaissance approfondie de l'art pictural, Erich Chlomovitch sillonna musées et galeries de renom à Londres, Paris, Zurich, Lausanne, Munich ainsi que dans bien d'autres métropoles de l'art européen. Dans les années trente, après une décennie d'absence, Erich retourne en Yougoslavie et s'installe définitivement à Belgrade. Il y poursuit ses études artistiques, fréquentant les plus éminents artistes, peintres et écrivains de son temps. »

(Objection) Tout cela pourrait être exact, si l'on admet l'hypothèse selon laquelle Chlomovitch serait né en 1901. En ce cas, ce ne serait plus un homme de vingt, mais un homme de trente-quatre ans qui se serait présenté chez Ambroise Vollard, rue Martignac. Vollard aurait-il embauché un auxiliaire de cet âge ? Autre chose : s'il est né en 1901, et s'il lit le livre sur Renoir l'année même de son impression, en 1919 — or l'on sait que de telles éditions ne parvenaient dans nos provinces reculées qu'avec plusieurs années de retard — ce n'est plus un garçon de treize ans qui écrit à Vollard, ainsi que l'affirmait Chlomovitch lui-même, mais plutôt un jeune homme d'une vingtaine d'années. Pourquoi Ambroise Vollard aurait-il invité à Paris un jeune homme accompli ? En fin de compte, pourquoi un homme comme Chlomovitch, après avoir séjourné dans tant de métropoles européennes, serait-il retourné à Belgrade pour, de nouveau, la quitter et partir à la conquête de Paris ? Tous ceux qui le connaissaient, et avec qui j'ai pu m'entretenir, affirment qu'il possédait sa fameuse collection à l'âge de vingt-quatre ans déjà (1939), et ce qui les troublait, c'était justement le fait que le jeune Chlomovitch eût pu rassembler sa collection unique de peintres français en un laps de temps aussi bref. Et puis une question encore : pourquoi cet homme persévérant, travailleur et méticuleux, de plus manifestement narcissique et assoiffé d'honneurs, a-t-il omis de laisser la moindre information fiable à son propre sujet, ne fût-ce qu'une notice

biographique? Que craignait-il? Qu'a-t-il dissimulé si longtemps, si opiniâtrement?

1933

(Témoignage de l'académicien Nedeljko Gvozdenović.) « Au printemps 1933, j'ai vu débarquer dans mon atelier un jeune homme qui se présenta comme Erich Chlomovitch, collectionneur. Je fus surpris d'apprendre qu'il n'avait que dix-huit ans. Il faisait beaucoup plus âgé, probablement à cause de sa tenue vestimentaire et de ses manières : autoritaires, un peu nerveuses... Il me dit qu'il avait été envoyé chez moi par un caricaturiste, et m'apportait une toile vierge, d'environ cinquante centimètres sur cinquante. Il me demanda de la peindre pour sa future collection, mentionnant certains peintres qui l'avaient déjà fait. Je ne me rappelle plus les noms... Il parlait à mi-voix, en se frottant continuellement les mains, puis il tira de son sac un grand livre relié de cuir, empli jusqu'à la moitié d'inscriptions et de dessins, et me pria d'y noter quelque pensée ou d'y griffonner quelque chose. Il m'expliqua qu'il avait intitulé son livre *Collectanea*, qu'il constituerait une œuvre collective et qu'il y rassemblait les vues et les pensées de nos contemporains les plus éminents ; cela me rappelait un livre d'or ou quelque chose du genre... Je ne me souviens pas de ce que j'ai pu inscrire dans ce mémorial, mais je lui ai brossé son petit tableau. Il n'est jamais venu le reprendre... »

1933

(Témoignage du professeur Pavle Vasić.) «... En juillet 1933, un jeune homme que je ne connaissais pas est venu chez moi. Il se réclamait de quelque recommandation dont j'ai oublié la source. Il me dit qu'il venait de passer sa maturité¹, qu'il se proposait de composer une anthologie de notre art contemporain et que, pour cette raison, il faisait le tour des artistes en demandant à chacun de lui peindre une œuvre. Cela ne me parut guère extravagant, car ce genre de démarche n'était pas rare à l'époque. Le jeune homme disait s'appeler Erich Chlomovitch. Pendant qu'il était assis chez moi, j'exécutai un portrait de lui à la tempera. J'avais l'impression que c'était sa première visite à un atelier. Je le redirigeai vers certains amis peintres. Là-dessus, Chlomovitch s'éclipsa et je ne l'ai plus jamais revu. J'ai entendu dire plus tard qu'il avait rapporté à Belgrade une collection exceptionnellement riche et importante d'œuvres de maîtres français... »

1934

(K. S., journaliste retraité.) «... Il restait coi la plupart du temps, écoutant ce que disaient les autres et ne se mêlant guère des conversations. Il ne fumait pas, ne buvait ni ne courait le jupon. Il ne mangeait pas de viande : végétarien, sans doute. Je ne l'ai jamais rien vu consommer d'autre que de la soupe. Il avait

1. Baccalauréat.

la poignée de main molle et les paumes moites. Il ne payait jamais rien à personne. C'est comme ça qu'on fait fortune, remarquez bien : voyez, moi, à quoi j'en suis réduit... »

1928-1935

Ce n'est pas par hasard que Erich Chlomovitch avait occupé la chaise libre auprès de Vollard et de Matisse. Pendant sept longues années, le jeune homme s'était préparé avec tout le sérieux possible pour cette rencontre avec son rêve, pratiquant une approche réfléchie et prudente, pas à pas, de jour en jour, se privant des jeux et des plaisirs, de la compagnie de ses contemporains, souffrant mille humiliations, exposé aux quolibets, à l'incompréhension, à la suspicion, ne bénéficiant jamais de l'amour et du soutien d'amis proches... Que fuyait-il donc ? De l'ennui provincial de Belgrade, de ces intérieurs dont les murs, dans le meilleur des cas, portaient des reproductions lithographiées de *La lutte des coqs* de Paja Jovanović, des *Esclaves monténégrins* de Jaroslav Čermak, ou des *Frères joyeux* d'Uroš Predić dans des cadres de bois pittoresques, quelques icônes imprimées à Vienne, quelques photographies découpées dans un calendrier et glissées dans un passe-partout ; il fuyait les fumées omniprésentes de la grillade et le relent de choux fermentés qui étouffait cette petite capitale orientale, la puanteur des crottins de cheval maculant les pavés de bois qui remplaçaient l'asphalte et le pavé de pierre turc, il fuyait la vulgarité des riches parvenus et de la jeunesse délurée qui

dansait le charleston et le lambeth-walk en imitant désespérément le grand monde, il fuyait ses coreligionnaires, aussi, les timides juifs du Dorcol¹, leurs éternelles craintes de se voir chassés et dépouillés, leur continuelle agitation de gagne-petit ; il fuyait l'amour, craignant de ne pouvoir le rendre à la manière des autres hommes, il les fuyait eux aussi, les lions, les noceurs et les tombeurs qui étalaient leurs succès ; et puis il fuyait l'amour parental, plein d'inquiétude et d'incompréhension pour ce qu'il faisait avec tant de passion ; il fuyait même les artistes, sitôt connaissance liée (pourquoi n'est-il jamais venu chercher les tableaux qu'il avait commandés ?), ceux qui, au sortir de leurs années parisiennes, défaits et résignés à leur défaite, avaient accepté de menus postes dans l'enseignement ou les imprimeries, ou bien qui peignaient des portraits bourgeois pour tenter de survivre dans un pays gouverné par les épiciers et les marchands de cochon. Mais là-haut, loin au-dessus du Dorcol, sur l'arête de la colline, trônait le Musée du prince Paul, amateur blasé des beaux-arts, et à la tête de ce musée se trouvait Milan Kašanin, l'élégante étoile des salons artistiques belgradois. Un milieu inaccessible pour le juif efflanqué et hypersensible, qui s'était juré de rassembler une collection plus grande et plus opulente que celle du prince décadent et de son prétentieux conservateur, favori de la cour, et de revenir un jour du vaste monde avec un trésor dont Belgrade aurait le souffle coupé, de lier définitivement le nom de Chlo-

1. Quartier intellectuel et marchand de la ville basse de Belgrade.

movitch aux meilleures œuvres de l'art français. Il se sentait meilleur qu'eux tous et il les haïssait de cette haine tenace et profonde que seuls savent cultiver les jeunes gens de son âge, et il préparait sa rencontre avec le Vieillard, le Père de l'Art, qui ressemblait à Dieu lui-même, et dont il espérait qu'il saurait, tel un véritable connaisseur, reconnaître sa juste valeur dès le premier regard. Et pendant toutes ces années, sa consolation et son espoir étaient tout entiers contenus dans ce morceau de papier écorné, jauni, qu'il conservait comme une relique, et au bas duquel se trouvait la somptueuse signature d'Ambroise Vollard.

1939

Paris. Ambroise Vollard succombe aux séquelles de son accident de voiture. Avec lui s'éteint la dernière génération des galeristes mécènes de grand style, qui vivaient dans une amitié étroite avec les artistes, partageant avec eux le meilleur comme le pire, s'arrachant le pain de la bouche pour soutenir des entreprises communes. Après les entrechats de l'occupation arrive le temps des commerçants sans scrupule, des investisseurs et des écornifleurs qui travaillent à la commission. L'univers de l'art passe sous le contrôle de galeries multinationales, avec succursales sur les deux continents, qui vont remodeler, tous les cinq ou six ans, le visage de l'art pictural européen et américain. Les galeristes parisiens ne rêveront plus de découvrir le nouveau génie inconnu, mais de faire traverser l'océan aux

noms déjà établis et de s'en servir pour tondre des parvenus américains brutalement enrichis. L'automobile qui tua Vollard en 1939, abolissant par là, symboliquement, l'ère des fiacres sur les boulevards de Pissarro, déboule comme le messenger apocalyptique d'une époque sans merci, où l'entêté vieillard n'eût plus été qu'un anachronisme. Homme excentrique et caractériel, mais aussi prodigieusement avisé, Vollard l'avait senti à temps. Né en 1868 à la Réunion, petite île volcanique de l'océan Indien, comme dixième enfant d'une famille de colons français, l'étudiant de droit inachevé venu de sa province était devenu un « grand précurseur », comme l'appelaient Mark Chagall. Furetant dans les brocantes du quartier Latin à la recherche de quelque gravure à bon marché susceptible d'égayer sa misérable chambre d'étudiant à Montmartre, rue des Apennins, il achète en 1890 son premier Cézanne, dont les premières toiles exposées avaient déjà reçu leur volée de tomates pourries lancées par le public conservateur parisien. Négligeant ses études de droit, Vollard rencontre le galeriste Alphonse Dumas, qui l'embauche un temps comme homme à tout faire dans la galerie de l'Union artistique, où il s'enivre à jamais de son beau futur métier de négociant en tableaux. Deux ans plus tard, il a le goût et l'intelligence de sauver l'honneur de Cézanne lors d'une petite vente aux enchères, rachetant cinq de ses œuvres pour moins de mille francs. Quelques mois plus tard, il emménage dans sa propre petite galerie, en cette rue Laffitte qui entrera dans la légende, où « il se tenait des heures durant, appuyé des deux bras à l'embra-

sure de la porte tel un énorme gorille », comme le dépeindra un contemporain. Sa boutique devient une sorte de club de l'avant-garde, que fréquentent régulièrement le vieux Pissarro, Renoir, Apollinaire, Max Jacob, Alfred Jarry, le jeune Picasso... Jean Renoir, le fils d'Auguste, se le rappelle en cette époque comme un homme corpulent, au teint sombre, qui portait toujours des vêtements de tweed bien coupés. Sa curiosité est insatiable : son cri d'impatience — « *Dites-moi ! Dites-moi !* » — par lequel il arrachait les dernières nouvelles à ses visiteurs, est devenu légendaire. Lui qui marchandait chaque franc, qui rognait sur la nourriture et la boisson et portait des années durant le même habit en tweed inusable, ne lésinait jamais sur l'impression de précieux tirages de tête, sur lesquels, du reste, il était perdant. Il passait des mois à choisir les plus belles fontes de caractères, courait dans tout Paris à la recherche des meilleurs graphistes, des meilleurs imprimeurs, allant jusqu'à exiger, pour l'édition de Virgile illustrée par Aristide Maillol, que l'on fabriquât selon les anciennes recettes, à la main, un papier de la qualité la plus fine, le « montval » qui s'utilise encore. Pour la beauté de ses caractères, de ses illustrations et de sa mise en page, son édition du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac est considérée, sans conteste, comme l'un des plus beaux livres du XX^e siècle. Entouré de tableaux, de sculptures et de gravures dans sa galerie, cet homme aux mouvements hiératiques et au corps empâté et lent, dont l'avis représentait l'instance ultime en matière d'appréciation des œuvres d'art, atténuait la lumière de

la lampe et faisait semblant de dormir au milieu du brouhaha, uniquement pour apprendre ce qu'on pensait de lui et de ses affaires. Le jour où Chlomovitch lui demanda ce qu'il fallait pour devenir un grand galeriste et un grand collectionneur, il lui fit une réponse de pythie : « Tu dois coucher aussi souvent que possible dans ta galerie... »

Son testament, par lequel il légua à Chlomovitch une partie de sa collection, suscita au lendemain de sa mort une avalanche d'insinuations, d'accusations, d'envie et de haine, et même un procès... Nul ne comprenait ce qui avait pu pousser Vollarde à offrir d'un trait de plume à un jeune Balkanique taciturne et anonyme une part de son empire. Comme tous les collectionneurs vieillissants, qui finissent par léguer leurs biens à la ville natale, à un musée ou à l'État, le vieil Ambroise craignait une chose plus que la mort : que tout ce qu'il avait amassé et soigné sa vie durant ne fût dilapidé par ses proches. Et il avait raison. On choisit ses amis, point sa famille ! Il ne se fiait tout simplement à personne, pas même à son propre fils, sans parler des cousins et autres parents ; tous n'attendaient que l'occasion de monnayer l'héritage du vieux renégat excentrique. Il me semble l'entendre maugréer : « Quoi ? Ceux-là, ils croient sans doute que le Segonzac, c'est une sorte d'apéritif ! »

Le mystère de leur amitié ne sera probablement jamais tout à fait élucidé, mais l'on peut supposer que Vollarde avait commencé par bien étudier et mettre à l'épreuve le caractère de Chlomovitch, ses habitudes, ses goûts et ses connaissances, ses vertus et ses tares, avant de lui laisser en héritage le noyau de sa collec-